

XYZ. La revue de la nouvelle

Si la George Sand québécoise s'était manquée...

Normand Reid



Number 54, Summer 1998

Retards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4775ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Reid, N. (1998). Si la George Sand québécoise s'était manquée.... *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 55–58.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Si la George Sand québécoise s'était manquée...

Normand Reid

Je tenais mordicus à présenter un texte pour le numéro d'une revue littéraire de nouvelles dont le thème est « Retards ». J'avais une idée... C'est aujourd'hui la date de tombée et la dernière levée du courrier aura lieu dans moins de deux heures. Je n'y suis pas parvenue. J'ai été prise au dépourvu. La première fois que ce thème a été annoncé, la date limite était fixée au 15 mai 1997, puis je mets le nez dans une autre revue et, là, que vois-je ? La date est ramenée au 1^{er} janvier 1997 ! Ils veulent décidément que nous soyons en retard ! Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Ma nouvelle commençait par cette phrase : « Ma montre ne marque pas l'heure, elle trotte. » Et j'ai bloqué là. La panne sèche. Pas un mot ne voulait sortir, pas une idée, aucune suite à la première phrase. Je suis demeurée un gros quinze minutes devant ma feuille à peine noircie, et pas la moindre inspiration pour compléter ma phrase de départ ni enrichir l'idée de base de mon texte. Qu'est-ce qu'on peut faire dans ces conditions-là, hein ? Dormir ? C'est ce que j'ai fait. Maintenant, je me retrouve face à l'échéance et il reste tant à faire. D'abord, il faut composer le texte, en moins d'une heure trouver les mots et les phrases qui vont illustrer adéquatement mon idée, si possible de façon poétique, mais surtout en trouvant une structure nouvelle, résolument moderne, fragmentée et non fragmentaire, avec des termes symboliques qui ne sont pas trop hermétiques, le tout bien ficelé autour d'un fond qui ne ternira pas la prépondérance du texte lui-même. Ensuite je devrai retranscrire le texte, c'est certain, car je fais trop de ratures quand j'écris. Si j'avais un ordinateur au moins, ce serait

facile ! Et ce n'est pas tout, il va falloir rédiger une lettre qui présentera mon texte, peut-être en soulignant mon idée, et trouver une grande enveloppe, y insérer mon texte et la lettre bien en évidence, y inscrire l'adresse de la revue (où ai-je caché cette sacrée adresse ? Si je n'étais pas si brouillonne, aussi...), écrire mon adresse dans le coin supérieur gauche (je devrais me faire imprimer des enveloppes personnalisées... inscrire ça dans l'agenda électronique que je viens de recevoir à Noël...), et alors me rendre au bureau de poste (si je pouvais envoyer une télécopie, ça irait plus vite...), y faire peser l'enveloppe, payer les timbres (ce n'est plus accessible à toutes les bourses), coller les torpinoches de timbres dans le coin supérieur droit (ouache !), cacheter cette sacrée enveloppe (encore ouache !) et, ouf ! la glisser dans la fente de la boîte à lettres. Tout un périple. Et là, je le sais d'avance, je vais apercevoir le camion postal qui s'en ira avec le courrier qui se trouvait dans la boîte avant que je dépose ma précieuse enveloppe. Ça, c'est ma chance. Quand j'achète un billet de loterie, j'ai toujours tous les numéros, mais pas la bonne combinaison. Je n'arriverai jamais à temps ! Faudrait encore que je sois une super-femme. Je n'aurais pas dû attendre à la dernière minute, mais je n'ai pas eu le temps. Je me suis demandé une tâche *humainement impossible*. Comment puis-je à la fois écrire et être étudiante à plein temps en création littéraire ?

C'est fini. J'aurais voulu créer mon premier vrai texte littéraire et sortir un peu de l'ombre. Comme d'habitude, je n'y serai pas parvenue. Je suis tout le temps laissée à moi-même, personne ne comprend mes aspirations. On a une vie de fou, aussi. Faut toujours attendre partout, et quand on arrive en retard personne ne nous fait de cadeau. Tu te lèves le matin à la hâte, tu te dépêches comme une astronaute, vite, vite, tu te maquilles, tu grignotes en mettant tes bottes, tu vas attendre l'autobus, évidemment il (ou est-ce « elle » ?) est en retard, va savoir pourquoi, et tu arrives au cours au moment où le professeur ferme ses livres pour conclure sa présentation. Il n'y a aucune concertation. La Société des transports d'un côté, l'université de l'autre,

et nous perpétuellement coincés entre les deux comme des poires dans le presse-fruits. Qui se préoccupe de la création littéraire dans notre société ? Sûrement pas le gouvernement, en tout cas. Qui lit, de nos jours ? Même dans le métro, ils vont bientôt installer des ordinateurs branchés sur Internet pour empêcher les gens de lire. Ça n'a plus de bon sens. Chacun doit faire face à sa petite vie de tous les jours, avec des monstres de plus en plus nombreux et de plus en plus gros à combattre en solitaire. Et l'hiver qui nous rend la vie impossible. J'ai les neurones au ralenti tout au long de l'hiver qui n'en finit plus de s'étirer. Torpinouche d'hiver, ça me gèle ! Et il est toujours au rendez-vous, lui ! Évidemment, c'est un nom masculin. Nous, les femmes, il faut qu'on s'occupe de tout : la popote, le lavage, le ménage, changer les lits, être à l'écoute des problèmes de chacun, voir à notre ligne (la diète et les exercices, inqualifiables...), et, en supplément, on exige que nous réalisions les meilleures performances dans toutes les sphères de la vie moderne. Je n'en peux plus, moi. Il faudrait que ça change. Mais comment ? De nos jours, plus rien ne nous touche, plus personne ne s'occupe des grandes causes, d'ailleurs de plus en plus gigantesques : c'est l'impuissance totale. Comment puis-je faire, moi, seule dans mon coin, pour m'en sortir ? Pas étonnant que l'inspiration me quitte et ne veuille plus revenir. C'est foutu. Je n'y arriverai jamais. Mes plus beaux rêves sont condamnés d'avance. La génération des bébés qui explosent (boum !) ne nous laisse plus de place, ils se sont emparés des meilleurs sièges, de tous les sièges, et nous, les jeunes X, il nous reste à assister au spectacle de la vie entassés au fond de la salle, debout, à genoux, à plat ventre, n'importe comment mais pas confortablement assis. Ma carrière est mort-née. À quoi ça sert d'étudier la création littéraire alors qu'on sait fort bien que personne ne lira ne serait-ce que le premier mot de ce qu'on aura écrit ? Foutu, foutu, foutu. Je n'y peux rien, je suis une passionnée, moi. C'est la force même de mon écriture, l'élan de mon inspiration créatrice. Ce n'est tout de même pas ma faute si je vis dans un monde qui

neutralise le moindre sentiment et anéantit les émotions. Mais je sais que je ne vaux pas un bébé phoque. Je suis consciente que j'ai couru à ma propre perte en reportant jusqu'à la dernière heure la tâche que je m'étais attribuée. Au fond, j'ai voulu cet échec, sans compter les autres qui vont arriver de l'université. Je suis lâche, paresseuse, grassouillette et laide ; je suis venue au monde pour donner de la misère aux autres ; je suis une incapable et, par-dessus le marché, je prends mes rêves pour la réalité. Je ne fais pas le moindre effort pour atteindre mes buts, on me l'a assez dit. Je suis un déchet, une loque humaine. Je pourrais commencer tout de suite à écrire *L'histoire de ma vie*, mais ce serait peine perdue puisqu'il n'y a rien à dire et que je devrais quasiment m'en excuser, après... Maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire...

Adieu, maman, pardonne-moi, j'ai avalé tous tes neuroleptiques. Au revoir, papa, ne m'en veux pas d'avoir bouffé tes sédatifs avec ta bouteille de scotch. Sois positive, grande sœur, même si j'ai piqué tes antidépresseurs. Dites bonjour pour moi à tous les autres, je m'en vais prendre un bain et rougir l'eau bleutée.

P.-S. : N'oubliez pas d'envoyer mon texte à la revue littéraire. Ils ne peuvent pas refuser de considérer un texte portant sur le retard pour la seule raison qu'il est arrivé un peu en retard : ce serait illogique !